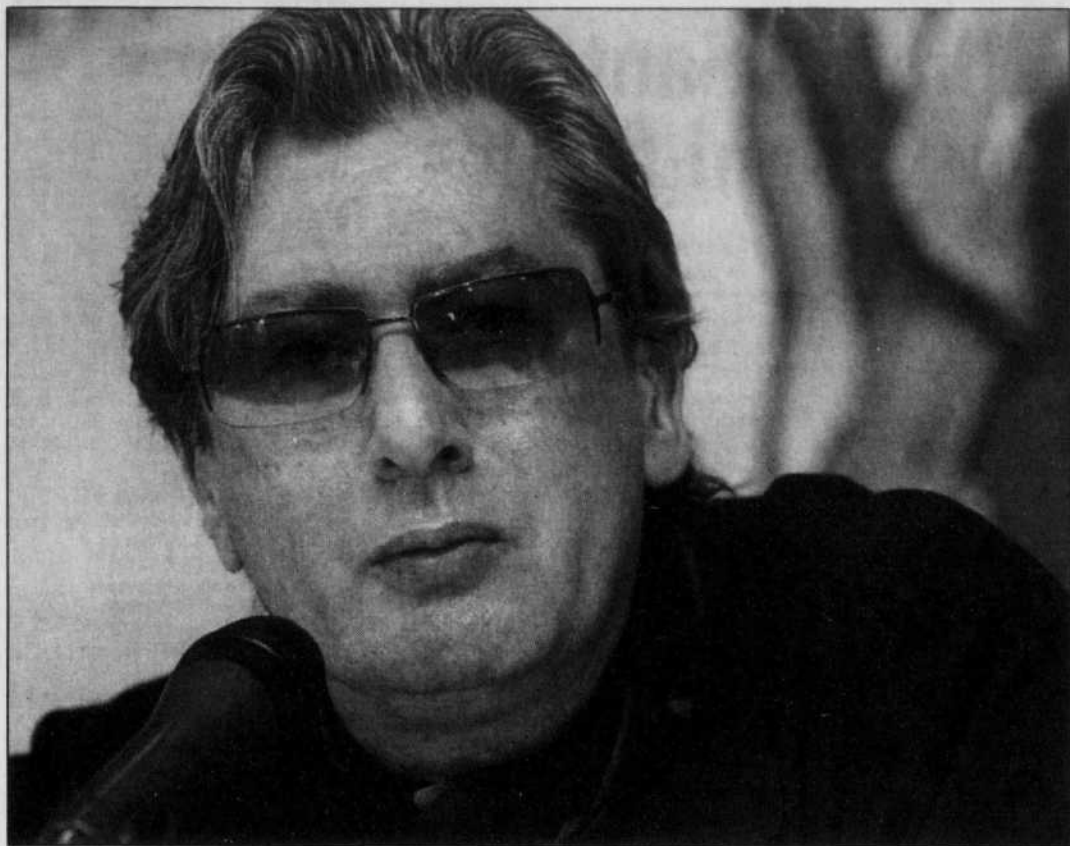


• CULTURE •

FrancoFolies de Montréal

Bashung, tout de noir



Alain Bashung en conférence de presse, hier à Montréal.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

MARILYSE HAMELIN

Après huit ans d'absence de la scène, Alain Bashung est en spectacle ce soir et demain au Métropolis, dans le cadre des FrancoFolies de Montréal. Vieilli, la tête grise, quelques kilos en trop, mais toujours aussi mystérieux, l'homme, qui n'a rien perdu de sa superbe, ni de son éloquence d'ailleurs, arborait des lunettes fumées, un complet noir et un petit foulard de soie au cou. La classe du dandy. Son personnage d'intellectuel du rock était au rendez-vous.

Au premier coup d'œil, on se dit qu'aucun des journalistes présents dans la salle n'aurait reconnu en le croisant dans la rue: «J'ai longtemps hésité à m'exposer physiquement. Là, je sais que je peux me lancer, j'ai les munitions pour ça», déclarait l'artiste au moment de commencer sa «Tournée des grands espaces», il y a dix mois.

«Bon alors, on va commencer la conférence, première question, s.v.p.». Silence gêné dans la salle. Tous sont visiblement impressionnés. Ce n'est pas tous les jours que l'on a la chance d'assister à une conférence de Bashung, très averse de ces manifestations médiatiques. Il n'y paraît tout de même pas trop.

Comment mettre en scène des chansons de Bashung sans rien perdre des arrangements complexes et du caractère intimiste de ses disques? A son sens, il s'agit seulement de trouver les bons musiciens, de prendre le temps de les trouver. A l'entendre, on peut pourtant croire que tout s'est fait comme si de rien n'était. «J'ai une équipe formidable! Brad Scott, [auparavant bassiste pour Arthur H] et moi avions seulement enregistré une chanson ensemble par le passé lorsqu'il m'a approché pour travailler avec moi. Il s'est trouvé qu'il

avait dans la tête exactement tout ce que je voulais y trouver.»

Bashung, généreux, prend une éternité pour répondre aux questions qu'on lui adresse. Certains appréciant, d'autres soupirent d'ennui, mais le principal intéressé ne s'en rend pas compte, trop perdu dans ses pensées et ses explications, souvent complexes.

Sur son absence des dernières années, il avance timidement que les «bons complices n'étaient pas au rendez-vous», puis, lâche le morceau, avouant avoir traversé une période noire de sa vie. Noir d'encre? Noir de peine? Noir comment? Mais rien d'autre ne filtrera. Trou noir, Bashung. Pas d'épanchement, pas de confiance. Bashung demeure fidèle à lui-même, comme on est en droit de l'espérer de ce monstre sacré.

En insistant un peu plus sur les causes de cette si longue absence, on obtient tout de même quelques précisions: «Il faut avoir l'envie [de monter sur scène] aussi. L'envie, je crois qu'elle n'était plus là.» Errance donc, puis vient *Imprudence*, album très noir qui sort en 2002, sorte «d'exutoire» dont l'ambiance sombre et mystérieuse devrait teinter les spectacles de Montréal, si l'on se fie à l'album live tiré de la tournée.

L'été dernier, pendant un mois, Bashung et ses musiciens ont répété pas moins de 70 morceaux en prévision de cette tournée. C'est ce soir, pour la première fois de ce côté-ci de l'Atlantique, que l'on pourra enfin assister au résultat sur scène. Du propre aveu de l'artiste, le spectacle ne se terminera pas, telle une grande messe rock'n'roll, «dans une apothéose», ce sera même «exactement le contraire». Une finale en douceur donc? Avec sept musiciens sur scène, on peut quand même être certain que cela va bouger beaucoup aussi.

NOS CHOIX

Samedi

Thomas Fersen

Il était dans nos parages pas plus tard qu'en janvier dernier, le cher Toto, mais c'est justement grâce à l'assiduité de nos fréquentations que le public québécois le considère plus comme un ami que comme un visiteur. Cela dure depuis maintenant onze ans: c'était justement aux FrancoFolies, celles de La Rochelle, que nous nous entichâmes d'abord de ce p'tit Duche aux rimes riches et aux mélodies sans âge. Amour tel que les envoyés de la presse québécoise se livrèrent à un intense lobby auprès d'Alain Simard, président des FrancoFolies de Montréal, lequel nous amena le jeune homme et son orchestre novembre venu (le festival était presque hivernal en ce temps-là) au Grand Café de la rue Saint-Denis. Étiez-vous là? Si oui, vous serez ce samedi au Spectrum, dès 19h. Indéfectible et content.

Sylvain Cormier

Thomas Hellman

Thomas Hellman mêle avec talent chanson française et folk américain. Il chante de sa voix rugueuse et voilée, des histoires tirées de son premier opus, *Stories from Oscar's Old Café*. Vagabondant entre folk, blues, jazz et chanson, soutenu par des accents de fanfares louisianaises ou de cabaret, la musique de Thomas Hellman est inspirée. Si vous ne connaissez pas encore ce jeune auteur-compositeur, ne manquez pas son concert ce soir à 19h sur la scène du Monde Trad, à l'angle des rues Sainte-Catherine et Clark.

Noémie Bisserbe

Dimanche

Pierre Lapointe

Il a beau s'être inventé un personnage de snob, d'arrogant, de fendant à fesser dedans, rien n'y fait: plus on suit ce gagnant de Granby, plus on écoute son brillant premier album, et plus on est certain. Ce faux dandy a un vrai talent, aussi patent du côté des textes que des musiques, substrat complexe et fascinant d'un siècle de chanson française de qualité. Après deux ans à se faire les dents sur les scènes extérieures des Francos, voilà Pierre Lapointe promu, et plutôt quatre fois qu'une: le spectacle de dimanche est le dernier d'une série dont l'artiste lui-même, pas gêné, parle déjà comme d'une consécration. Vantardise ou pas, on est d'accord. Au Monument-National, à 22h.

S. C.

Kitchose Band

«Un mélange entre Louise Attaque et Georges Brassens», c'est ainsi qu'Olivier Cormier, le batteur de ce quatuor montréalais, décrit la musique du band. Les lauréats du concours 2003 du Festival international de la chanson de Granby ont su pourtant, en près de cinq ans d'existence, se forger une identité qui leur est propre. Tant par la mise en scène des mots dans leurs chansons, qui passent facilement de réflexions scatologiques de l'Institut des cons au récit de rupture, que par leur musique pop enlevée, aux influences rétro, marquée par de nombreux changements de rythmes et des passages à l'harmonica. Si vous manquez leur premier concert de dimanche à 20h, ne manquez pas celui qui suit à 22h sur la scène du Monde FrancoFou, aux portes du Complexe Desjardins.

N. B.

Gala d'ouverture - La Fête francophone

Du bon dans le fourre-tout

SYLVAIN CORMIER

Soyons clair: c'est forcément parce qu'on n'a pas trouvé mieux - ou bien parce que le show d'abord prévu ne s'est pas matérialisé - qu'on a présenté hier à Wilfrid-Pelletier un spectacle assez pompeusement baptisé *La Fête francophone*. N'y cherchez pas de concept: le chapeau «fête francophone» permettait tout bêtement de justifier l'affiche de ce spectacle de variétés on ne peut plus varié, élevant au titre chic de gala un simple fourre-tout d'artistes.

On reprenait en vérité une formule éprouvée, ce qu'on appelait il y a quelques années «la télé des FrancoFolies». Cela se passait au Monument-National: Grégory Charles animait ces émissions réunissant des chanteurs, chanteuses et groupes présents chaque jour du festival. C'était plus ou moins bon, dépendant des affiches ainsi composées au petit bonheur de la programmation. Au moins, ces enregistrements avaient lieu hors festival et les auditoires étaient des auditoires de

télé, c'est-à-dire non payants.

Hier, c'était exactement la même chose, une émission de télé avec animateur (Daniel Lavoie) et une affiche composée d'artistes présents aux FrancoFolies, à cela près que ça coûtait une beurrée et que ça tenait lieu de gala d'ouverture. Fausse représentation? Pas vraiment: les gens étaient au courant pour la télé. Bon spectacle? Pas vraiment non plus. C'était ce genre de spectacle où l'on fait pour le mieux avec ce qu'on a. Force était de constater que le metteur en scène Claude Poissant ne l'avait pas facile: Rachid Taha et Natasha St-Pier sur la même scène, je ne suis pas certain que Dieu voulait ça.

Cela donnait ce que ça pouvait donner: du bon, du moins bon, du n'importe quoi, du malaisé, parfois un peu de magie. Le bon, c'était Ariane Moffatt seule au piano dans *Poussière d'ange*, Thomas Fersen avec son seul guitariste dans la très odorante *Borborygmes*, Pierre Lapointe seul au piano dans la remarquable *Pointant le nord*, Corneille a cappella à la fin de ses

deux chansons. Le moins bon, c'était Rachid Taha complètement hors contexte avec sa reprise du *Rock The Casbah* des Clash, ou Natasha Saint-Pier faisant une fausse Française d'elle dans le *Tandem* de Gainsbourg (n'est pas Vanessa Paradis qui veut). Le malaisé, c'était toutes ces chansons d'Ariane, Boucher, Steffie Shock et Thomas Fersen où l'orchestre pataud d'Alain Sauvageau piétinait tout ce qu'il touchait. La magie, c'était la chanson d'intro, avec Ariane et Daniel Boucher partageant l'exquise *Violoncelle* avec son compositeur Daniel Lavoie, ou Nana Moussouri et le même Lavoie s'offrant un p'tit slow collé pas trop serré pour clore *Les Feuilles mortes*.

Au total, on obtenait juste assez de bon pour se dire qu'on en avait pour son argent et que sur place, ça valait quand même mieux qu'à la télé, ne serait-ce que pour les cafouillages sympathiques dans les présentations. L'erreur, dans les spectacles, c'est la brèche par où s'engouffre la vie. Même dans les soirées télégraphiées.

EN BREF

OSM: détente en vue

La tension entre l'administration de l'OSM et les musiciens au sujet du renouvellement de l'entente collective, qui avait amené les musiciens à adopter des moyens de pression le 21 juillet dernier (voir *Le Devoir* des 21 et 22 juillet), semble diminuer. Du moins les deux parties ont-elles pour l'heure renoué le dialogue lors d'une rencontre, jeudi 29 juillet, qui a duré plus de huit heures. On rappelle que les négociations avaient été interrompues le 30 mai et que les musiciens sont sans contrat de travail depuis le 31 août 2003. Les deux parties ont été assez peu loquaces à l'issue de la rencontre de jeudi, la réunion ayant surtout servi, semble-t-il, à définir les priorités et poser des bases solides pour une poursuite active et constructive des discussions début septembre. L'administration tout comme les représentants des musiciens semblaient sereins et heureux du déblocage. Les revendications ont trait en premier lieu aux conditions de travail des instrumentistes. — *Le Devoir*

CONCERTS CLASSIQUES

Un pianiste hors normes

en vue; ça leur va très bien, à eux!

Car Yundi Li est un phénomène, tant musical que pianistique. Tout, en musique, part du son. Et le son de Yundi Li est très particulier: il semble sembler naître dans le bassin, cheminer dans tout le haut du corps puis repartir des épaules. Cette maîtrise physique hallucinante permet à Yundi Li un contrôle de la matière sonore qui a très peu d'équivalents sur la scène pianistique actuelle. Ce travail en profondeur n'est pas vain, puisque la première qualité du pianiste chinois est l'imaginaire sonore. Autre atout: les nuances fortissimo ne claquent jamais. Yundi Li a des fortes d'une noblesse impressionnante.

Les *Scherzos* de Chopin n'ont pas été écrits en tant que corpus: leur composition s'échelonne entre 1831 et 1842. Ils n'ont rien à voir, structurellement, avec le scherzo symphonique. Ce sont des pièces «d'humeur», des états d'âme souvent changeants et tumultueux, mis à part le nostalgique Opus 54 (le 4^e). Souvent les oppositions de climats sont surjouées par les interprètes, qui usent d'inflexions de tempos. Yundi Li mise, lui, à juste

raison, sur des changements de couleurs. Dans cet esprit Yundi Li interagit avec l'instrument (un excellent Yamaha) avec une élégance suprême.

Cette impression qu'il donne de pouvoir moduler son interprétation à chaque instant, de réinventer des sons, frappe également dans sa *Sonate* de Liszt. Le si grave conclusif est un poème à lui tout seul. La *Sonate en si* selon Yundi Li est théâtrale. Mais, là aussi, l'acteur n'est pas le pianiste lui-même: les divers thèmes sont autant de personnages qui se confrontent. Les merveilles (même si le pianiste dérape parfois, ce qui ne lui est pas arrivé dans Chopin) sont innombrables. On en citera deux: les apparitions du thème *dolce con grazia*, qui s'imisce littéralement dans les derniers feux du *Grandioso*, et l'incroyable martelato qui mène à la dernière péroraison.

Yundi Li use d'un piano pour créer des univers. Ceux de la *Campanella*, en rappel, étaient quasiment irréels. Lanaudière, hier, avait des allures de festival. Ça fait du bien!

LITTÉRATURE

Amos Oz, magicien des mots

Intellectuel engagé dans le conflit israélo-palestinien, l'écrivain Amos Oz évoque volontiers son enfance à Jérusalem, ses parents et son amour pour une terre de tragédie.

EMILIE GRANGERAY

Faudra-t-il une fois de plus commencer par dire que, certes, il est Israélien, mais que c'est un intellectuel de gauche, c'est-à-dire un homme moralement et politiquement correct? Pourtant, ce n'est pas le membre du mouvement La Paix maintenant que l'on est venu voir. Et que, contrairement à ce que pensent bien des gens, «le conflit israélo-palestinien n'est pas un western. Ce n'est pas une lutte entre le bien et le mal. Mais plutôt une tragédie au sens ancien. Et au sens le plus exact du mot tragédie, c'est-à-dire un conflit entre deux causes aussi justes l'une que l'autre». Que celui qui nous reçoit est avant tout un homme d'une douceur chaleureuse, d'une intelligence incroyable — si tant est que ces qualificatifs soient suffisants tant on est en présence d'un homme d'exception. Un homme qui, tel un géologue,

fourille et creuse les profondeurs de la langue pour en rapporter des trésors cachés. Trésors de la Bible et du Talmud, trésors hérités d'Agnon, trésors légués par son institutrice, «maîtresse Zelda»: «Mon premier amour. J'avais sept ans, se souvient-il. Comme je venais d'une famille hassidique, elle m'a ouvert un monde acoustique entièrement nouveau. Elle m'a montré que l'hébreu pouvait aussi être une femme facile.» Une langue décousue, relâchée même, bien loin de celle que l'on parlait alors chez les Klausner.

Son père, Arié Klausner, était un puits de science: bibliothécaire le jour, il rédigeait, la nuit, des essais sur l'histoire de la littérature. Sa mère, Fania, donnait des leçons particulières d'histoire et de littérature à des lycéens. C'est donc dans une maison de livres qu'est né, en 1939, le petit Amos. À Jérusalem qu'il a grandi, dans «un rez-de-chaussée exigü, bas de plafond,

d'environ trente mètres carrés».

Cerné de toutes parts par des montagnes et des déserts, par les Anglais et les Arabes, le petit Amos se réfugie dans les livres. Jusqu'à vouloir en devenir un. Car si les hommes et les écrivains se font tuer «comme des fourmis, il subsisterait toujours quelque part un exemplaire qui ressusciterait sur une étagère». A neuf ans, il devient un consommateur forcené de journaux. Un expert militaire et politique. Un stratège en chambre. Obsédé par l'histoire, c'est alors un «petit chauviniste... étranglé par la peur. «Est-ce que je serais encore en vie dans six mois? Six semaines? En fait, la curieuse impulsion qui m'animait enfant — l'envie de donner une seconde chance à ce qui n'en avait et ne pouvait en avoir — est aujourd'hui encore l'un des moteurs de mon existence, chaque fois que j'entreprends d'écrire une histoire.»

En 1948, Amos Oz assiste à la création de l'État d'Israël et, l'euphorie passée, aux lendemains qui déchantent. Quatre ans plus tard, sa mère mettrait fin à ses jours. Elle avait 39 ans. Morte «à la fleur de

l'âge» — titre de l'un des plus beaux textes d'Agnon (Gallimard, 2003) —, sa mère avait grandi «dans la fascination spirituelle de la beauté nébuleuse, sortilège dont les aïeux avaient fini par se cogner au sol de pierre de Jérusalem».

À l'humiliation et à la colère succèdent la culpabilité, puis, deux ans plus tard, la rupture — brutale. Avec Jérusalem; avec son père qu'il «tue», à sa façon, en abandonnant le nom de Klausner au profit d'Oz; avec, enfin, le monde d'il représentait. Un monde d'inhibitions et d'interdits, où presque tout était «défendu» ou «ne se faisait pas» ou «n'était pas joli». Amos Oz a 15 ans quand il part pour le kibboutz Houla, afin de devenir «un pionnier socialiste sans états d'âme». C'est donc avec un sentiment de honte qu'il commence à écrire: «Je n'étais quand même pas venu au kibboutz pour rédiger des poèmes et des histoires, mais pour renaître, bronzer jusqu'aux os et devenir agriculteur.» Et désespère, car il croit que, pour écrire comme Hemingway, «il fallait parcourir le vrai monde». C'est la publication, en 1959, de la tra-

duction en hébreu des nouvelles de Sherwood Anderson qui lui permet de comprendre que «le monde de l'écrit ne tournait pas autour de Milan ou de Londres, mais autour de la main qui écrivait».

Alors, pour ne pas déranger sa femme — Nilli, sa première lectrice —, il écrira, trois ans durant, *Mon Michaël* dans des toilettes «pas plus grandes que celles des avions. Je fermais le couvercle, m'asseyais dessus, et mettais sur mes genoux un album de Van Gogh reçu pour notre mariage. Il fallait que j'écrive. Comme les junkies, il me fallait ma dose».

Avec *Mon Michaël*, Amos Oz raie Jérusalem d'un trait. Plus tard, il détruira aussi l'image «kitsch de crème de la crème» du kibboutz. Il a pourtant aimé vivre là-bas.

Au fond, Amos Oz travaille comme un horloger ou un orfèvre d'autrefois: «Sur la table, devant moi, en guise de fiches il y a un tas de bouts de papier où j'ai gribouillé des mots [...]. De temps en temps, je pêche prudemment avec la pincette l'une de ces particules, une minuscule molécule de texte que j'éleve à contre-jour pour l'examiner à mon aise, je

la tourne et la retourne, je la lime et la polis un peu, puis je la replace à la lumière pour l'inspecter encore.»

C'est sur le bureau hérité de son père — mort, en 1970, d'un infarctus — qu'il a rédigé ses livres, dont son magistral roman autobiographique (*Une histoire d'amour et de ténèbres*, Gallimard), «sans verser de larmes, car mon père était formellement contre, surtout de la part d'un homme». Dans ce bureau rempli de livres et de dictionnaires, ici, à Arad, cette petite ville qui fut imaginée par une poignée de sionistes fervents dans les années 1960, et où il habite depuis 1985. Au bout de sa rue: le désert du Néguev. Des kilomètres de silence, et d'odeurs. À celle du soufre, venue de la mer Morte que l'on aperçoit, se mêle celle des crottes de chèvres: pas de doute, c'est «l'odeur de la Terre d'Israël depuis la nuit des temps». Et c'est cette terre et son histoire qu'Amos Oz écrit de livre en livre. Une terre âpre et dure, une terre promise qui n'a pas — encore — trouvé la paix.

Le Monde

LES SPORTS

TENNIS

La présence de Maria Sharapova rehausse le tableau de la coupe Rogers

BILL BEACON

La qualité de tableau principal de la coupe Rogers de tennis féminin a été grandement rehaussée, hier, avec l'addition de dernière minute de la championne de Wimbledon, Maria Sharapova.

La talentueuse joueuse russe, qui a envouté les amateurs de Wimbledon tant par son talent que par son apparence, a informé le directeur du tournoi Eugène Lapierre, tard jeudi soir, qu'elle disputerait le tournoi doté d'une bourse globale de 1,325 millions \$US et qui commence lundi au stade Uniprix.

«Son nom est sur toutes les lèvres après sa victoire à Wimbledon, a mentionné Lapierre. Beaucoup de gens veulent avoir l'occasion de la voir à l'œuvre.»

Sharapova, âgée de 17 ans, avait d'abord prévu faire l'impasse sur la coupe Rogers et disputer plutôt des tournois aux États-Unis pour préparer les Internationaux des États-Unis en septembre. Mais elle a finalement changé d'idée.

Le tableau est relativement faible pour un tournoi du Tier I du circuit WTA — avec l'absence de têtes d'affiche comme la tenante du titre Justine Henin-Hardenne, Kim Clijsters, Venus Williams et Lindsay Davenport — mais on y retrouve néanmoins six des 10 meilleures joueuses du circuit.

«Tout le monde fait pression sur elle, a ajouté Lapierre. Quand nous l'avons appelée, elle n'avait pas dit non. Nous estimions donc avoir une chance.»

Sharapova, qui dispute actuellement le tournoi de San Diego, a été établie sixième tête de série et elle obtiendra un laissez-passer en première ronde.

L'Américaine Serena Williams, gagnante du tournoi en 2001 mais qui a déclaré forfait du tournoi de Carlsbad hier en raison d'un malaise au genou gauche, fait figure de favorite, devant la Française Amélie Mauresmo, la championne de 2002, les Russes Anastasia Myskina et Elena Dimentieva et l'Américaine Jennifer Capriati.

Parmi les autres joueuses de renom qui seront présentes, on note la Française Mary Pierce et la populaire Slovaque Daniela Hantuchová.



MIKE BLAKE REUTERS

Maria Sharapova

chova. Une absence de marque toutefois, celle de la Russe Anna Kournikova, blessée.

Trois Canadiennes ont obtenu des invitations — la Torontoise Maureen Drake, Marie-Eve Pelletier, de Repentigny, et Aleksandra Wozniak, de Blainville, âgée de 16 ans.

Drake, la meilleure joueuse au pays et qui occupe le 159^e rang mondial, entreprendra le tournoi contre la Croate Karolina Sprem, 12^e tête de série, tandis que Pelletier, 180^e au monde, affrontera l'Italienne Francesca Schiavone, 11^e tête de série.

Wozniak, classée 18^e au classement mondial junior, fera face à la Japonaise Shinobu Asagoe.

Aucune Canadienne n'est parvenue à franchir la première ronde de la coupe Rogers au cours des trois dernières années.

Pour Wozniak, née au Canada mais dont les parents sont d'origine polonaise, ce sera une première expérience pour elle dans le principal tournoi professionnel au Canada.

«C'est excitant comme perspective d'avoir à affronter les joueuses professionnelles ici, a confié Wozniak. C'est une bonne façon de voir ce qui fait défaut dans mon jeu et ce que j'ai besoin d'améliorer.»

Deux autres Canadiennes — la Lavalloise Stéphanie Dubois et Mélanie Marois, de Sainte-Foy — disputeront le tournoi de qualification en fin de semaine. Huit places dans le tableau principal sont réservées aux qualifiées.

Presse canadienne

Masters du Canada

Federer élimine Santoro et accède aux demi-finales

JULIE SCOTT

Toronto — Le Suisse Roger Federer s'est qualifié pour les demi-finales du Masters de tennis du Canada pour une deuxième année d'affilée. Mais il n'a pas eu la vie facile en quarts de finale contre le vétéran français Fabrice Santoro.

Federer, qui trône au sommet de la hiérarchie mondiale, a défait Santoro 7-5, 6-4 dans ce tournoi doté d'une bourse de 2,5 millions \$US et il sera opposé au Suédois Thomas Johansson en demi-finales, aujourd'hui.

Federer a reconnu que le style peu orthodoxe du Français lui a posé problème. «C'est un droitier, mais il frappe son coup droit comme un gaucher de sorte que la balle vous arrive comme si c'était un coup de revers, comme un coup coupé, a-t-il expliqué. C'est difficile de prendre des risques. Mon avantage, c'est que mon service est meilleur que le sien. Ça me donne le temps de relaxer.»

Federer a enregistré sa 21^e victoire de suite et n'a pas perdu un jeu depuis sa défaite en troisième ronde des Internationaux de France. C'est la plus longue séquence victorieuse depuis les 24 victoires d'affilée de Pete Sampras en 1999. Le Suisse a également remporté les trois derniers tournois qu'il a disputés, incluant le prestigieux Wimbledon.

Mais Federer soutient qu'il n'accorde pas vraiment d'importance aux chiffres.

Johansson a pour sa part vaincu son compatriote suédois Joachim Johansson 6-3, 7-6 (5) dans l'autre match quarts de finale disputé dans la journée.

Federer présente une fiche de 6-0 en carrière contre Thomas Johansson.

Federer a réalisé le premier bris dans le match pour prendre les devants 4-2 au premier set. Il a ensuite conservé son service. Mais, après avoir gagné son service, Santoro a fait le bris pour réduire l'écart à 5-4. En déficit 5-6, le Français a sauvé trois points de set avant de finalement céder la manche.

Roddick se qualifie

Andy Roddick a par ailleurs fait un pas de plus vers une autre confrontation avec Roger Federer. Classé deuxième au tableau des favoris, le jeune Américain a facilement éliminé le qualifié Jan Herych, de la République tchèque, 6-4, 6-2 en quarts de finale du Masters de Tennis du Canada. Herych, détenteur du 109^e rang au classement mondial, avait défait le Brésilien Gustavo Kuerten pour accéder aux quarts de finale. Mais il n'a pas fait le poids devant Roddick, qui a mis fin à l'inégal duel en remportant les quatre points de son service. La rencontre a duré à peine une heure.

Presse canadienne

Expos 9, Marlins 0

Un match à sens unique

RICHARD MILO

Miami — Il y avait de quoi se pincer mais ce n'était pas un rêve. Trop forts hier, les Expos ont écrasé les Marlins de la Floride 9-0 devant 16 441 personnes pour porter leur fiche à 40-63, atteignant ainsi le cap des 40 victoires deuxièrs jours avant le mois d'août.

Ce fut un match à sens unique. On aurait dit qu'il n'y avait qu'une seule équipe sur le terrain.

Les Expos ont totalisé 16 coups sûrs tandis que Livan Hernandez était à son mieux — au monticule et au bâton.

Hernandez (8-10) n'a alloué que trois coups sûrs et un but sur balles pour réaliser son sixième match complet en plus de réussir trois coups sûrs, deux simples et un double de deux points contre Nate Bump, à la huitième.

Hernandez n'a fait face qu'à 29 frappeurs, deux de plus que le minimum. Seulement six coureurs ont atteint les buts et il en a effacé quatre à l'aide de roulants à doubles-jeux. Il a cédé un but sur balles à Mike Lowell à la première, un simple à Jeff Conine à la deuxième, des simples successifs à Conine et Damon Easley à la huitième. Lowell a aussi atteint le premier but à la suite d'une erreur de Jose Vidro à la quatrième et Juan Pierre à la suite d'une erreur de Tony Batista à la neuvième.

Remis d'une blessure au majeur de la main droite, Josh Beckett, le partant des Marlins, revenait au jeu après une absence de deux semaines et les Expos ne lui ont pas donné le temps de se dérouiller. Ils ont

inscrit quatre points lors des deux premières manches, deux par manche.

Brad Wilkerson, qui ne frappait que pour .211 à l'extérieur de Montréal, a claqué un circuit de deux points à la deuxième après avoir lancé l'attaque à la première avec un but sur balles.

Bien appuyé, Hernandez était à l'aise mais néanmoins, Frank Robinson s'est rendu au monticule à la première.

Après le but sur balles à Lowell, Hernandez a porté le compte à trois balles et aucune prise contre Miguel Cabrera mais son troisième lancer semblait être une prise. Derrière le marbre, Brian Schneider a réagi pour manifester son désaccord et Robinson est allé voir Hernandez, ce qui lui a permis par la même occasion de dire un mot ou deux à l'arbitre du marbre Greg Gibson en retournant à l'abri.

Beckett (4-6) n'a travaillé que trois manches officielles. Il a cédé le monticule à Aaron Small à la quatrième après avoir concédé un simple et un but sur balles aux deux premiers frappeurs à lui faire face. En trois manches, il a alloué quatre points, six coups sûrs et deux buts sur balles alors qu'il a effectué 76 lancers, 49 prises.

À la cinquième, Nick Johnson a claqué son cinquième circuit de la saison, un coup de deux points contre Small après que Tony Batista eut amorcé la manche avec un simple et volé le deuxième but. Orlando Cabrera a ajouté un double d'un point à la sixième.

Presse canadienne

Frédéric Niemeyer

Les Jeux olympiques comme un Grand Chelem

À l'approche des Jeux olympiques d'Athènes, Le Devoir publie une série de portraits d'athlètes canadiens. Un rendez-vous avec nos espoirs olympiques, tous les samedis jusqu'au 7 août.

JULIE CARPENTIER

Attraper Frédéric Niemeyer lors d'un de ses rares et rapides passages à Montréal relève de l'exploit. L'horaire du tennismen de Deauville, en Estrée — il est né au Nouveau-Brunswick et a grandi en Afrique (au Cameroun et au Burundi) —, récemment démenagé dans la métropole, est chargé à bloc. Il enfle tournois par-dessus tournois, la routine habituelle, quoi! pour ce joueur professionnel classé 231^e au classement mondial de l'ATP. Mais cette année, après les tournois de Los Angeles, Toronto — il s'est incliné au deuxième tour, jeudi, devant le Péruvien Luis Horna — et Denver en moins d'un mois, les Jeux olympiques s'ajoutent pour celui qui jouera en double avec le médaillé d'or des Jeux de Sydney en 2000, le Torontois Daniel Nestor, alors avec Sébastien Lareau, aujourd'hui à la retraite.

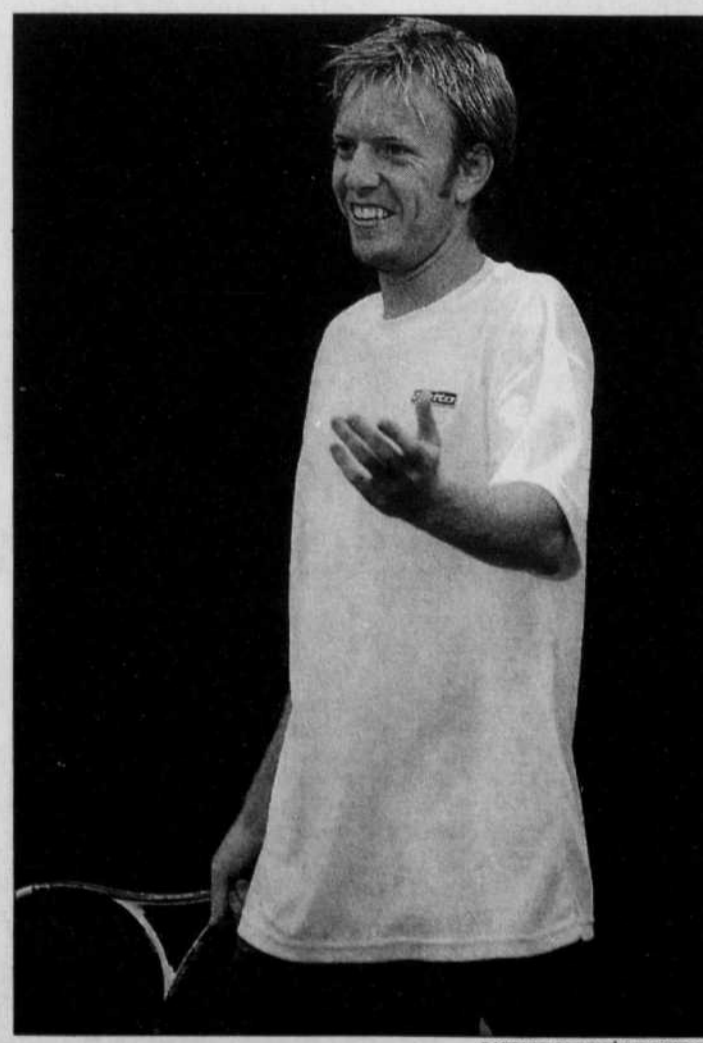
C'est d'ailleurs avec ce dernier que Frédéric s'entraîne le matin. Vingt-quatre heures de relâche entre deux tournois, et on le retrouve encore sur un terrain de tennis. «Aujourd'hui, c'était plus relax, sourit l'athlète de 28 ans. J'ai la chance d'avoir Sébastien qui me conseille et me parle de son expérience olympique et de jeu avec Daniel.» Niemeyer et Nestor n'ont joué que quatre fois en double ensemble jusqu'à maintenant, mais la situation ne l'inquiète pas. «On a essayé de jouer ensemble à Los Angeles, mais ça n'a pas fonctionné. À Toronto, on va pratiquer le plus souvent possible ensemble, mais après, lui, il part pour Cincinnati et moi, pour Denver. Après, on se revoit à Athènes. Mais on sait ce qu'on a à faire, on connaît notre rôle et notre place sur le terrain, on

se complète bien.» Le vétéran Daniel Nestor, reconnu pour son calme «olympien» sur le terrain — contrairement à un Niemeyer plus émotif —, sera le leader du duo.

Que représentent les JO pour un joueur de tennis professionnel qui a connu les grands tournois, comme le Us Open qui suit les Jeux d'Athènes? Sourire du principal intéressé: «Je les considère comme le cinquième Grand Chelem de l'année, c'est aussi grand. En plus, [le tennis] c'est un sport assez nouveau aux JO, mais on le considère de plus en plus comme un gros événement, surtout depuis les deux derniers JO, en 1996 et en 2000.» Avec la médaille d'or remportée par Lareau et Nestor, la compétition olympique de tennis a pris encore plus d'importance au pays, selon Niemeyer.

«Ce sont mes premiers Jeux. C'est sûr que quand j'étais petit, je ne rêvais pas d'aller aux Olympiques. Je rêvais plutôt de jouer contre John McEnroe à Wimbledon. J'ai commencé à y penser alors que je regardais Sébastien et Daniel gagner leur médaille d'or. Je me suis informé au sujet des critères de sélection. Maintenant que j'ai la chance d'y aller, j'ai changé mon horaire pour essayer d'avoir mon potentiel à 100% à mon arrivée à Athènes.»

Pour ses premiers Jeux donc, ce blond gaillard de 1m93 a tout de même de grands souliers à chausser: prendre la place de Sébastien Lareau. «Je n'ai pas le classement que Sébastien avait quand il a participé aux JO, tranche-t-il. Avec Daniel, ils étaient dans le top 10 au monde en double. Daniel a son titre à défendre, mais moi, je n'ai rien à perdre, donc je ne me mets pas sous pression que ça. Mais j'y vais pour bien faire, j'ai des attentes et des objectifs personnels.» Cela dit, Niemeyer estime



PATRICK RATHÉ LE DEVOIR

Après un dernier tournoi préparatoire à Denver, Frédéric Niemeyer partira pour Athènes afin de participer à ses premiers Jeux olympiques.

que leurs chances de médaille n'en sont pas diminuées, au contraire. Ils ont connu de bonnes et encourageantes victoires depuis janvier, entre autres, contre la meilleure équipe de double du Brésil et contre la Hollande.

Dans ses valises

Retour en arrière: l'an dernier, presque à la même période, Si-

mon Larose défrayait les manchettes avec le succès qu'il remportait au Masters de Montréal. En entrevue, il confiait qu'il avait de la difficulté à joindre les deux bouts et à trouver des commanditaires. Le manque d'argent l'empêchait même d'avoir un entraîneur avec lui sur la route.

Questionné sur le sujet, Frédéric reconnaît que les choses n'ont

pas vraiment évolué, il rencontre les mêmes problèmes. «J'essaie d'arriver, financièrement parlant, mais c'est vraiment difficile. Sébastien Lareau me "coache" quand je suis à Montréal, mais je n'ai pas assez d'argent pour pouvoir payer le salaire d'un entraîneur à temps plein qui m'accompagnerait dans les tournois à l'étranger. Ça voudrait dire doubler les dépenses que j'ai à payer en billets d'avion, chambres d'hôtel, nourriture, etc., c'est impensable.» Le joueur de tennis voyage donc près de 12 mois par année seul et doit tout gérer lui-même, de l'achat des billets d'avion aux réservations d'hôtel en passant par le lavage et l'automotivation.

Et c'est de plus en plus difficile, surtout du point de vue psychologique, et encore davantage depuis le 11 septembre 2001. «C'est devenu extrêmement compliqué de voyager. Avec les nouvelles mesures de sécurité, je n'ai plus le droit d'apporter mes raquettes dans l'avion, comme avant. Il y a beaucoup d'attente. C'est stressant.»

Toute cette question de haute surveillance et de probabilité d'attentats terroristes sur le site des Jeux d'Athènes énerve d'ailleurs plus l'athlète que les matchs qu'il aura à disputer. «J'avoue que j'y pense. Ce sont de gros rassemblements, avec toutes les télé du monde... C'est rien pour rassurer.»

Frédéric reconnaît que sa saison n'est pas satisfaisante jusqu'à maintenant — il n'a pas performé lors des matchs sur gazon, sa meilleure surface. Pourtant, dit-il, il se sent très en forme, mais les victoires ne sont pas au rendez-vous. Seule la pensée positive, estime-t-il, fait défaut pour l'instant, bien que sa victoire au premier tour du Masters à Toronto cette semaine, contre l'Espagnol David Sanchez, lui ait fourni une bonne dose de confiance. Il compte maintenant les jours qu'il lui reste avant son expérience olympique.

Le Devoir

BASEBALL

LIGUE NATIONALE

	Section Est		Moy.	Diff
	G	P		
Atlanta	56	46	.549	—
Floride	52	51	.505	4 1/2
Philadelphie	52	51	.505	4 1/2
New York	49	53	.480	7
Montréal	40	63	.388	16 1/2

Section Centrale

St. Louis	65	36	.644	—
Chicago	56	47	.544	10
Houston	51	51	.500	14 1/2
Cincinnati	50	52	.490	15 1/2
Milwaukee	49	52	.485	16
Pittsburgh	48	52	.480	16 1/2

Section Ouest

Los Angeles	59	42	.584	—
San Diego	57	45	.559	2 1/2
San Francisco	56	48	.538	4 1/2
Colorado	44	58	.431	15 1/2
Arizona	33	71	.317	27 1/2

Hier

Montréal 9 Floride 0
Chicago Cubs 10 Philadelphie 7
Atlanta 3 N.Y. Mets 1
Houston à Cincinnati
Pittsburgh à Milwaukee
Arizona au Colorado
Los Angeles à San Diego
St. Louis à San Francisco

Aujourd'hui

Houston à Cincinnati, 13h15
Philadelphie à Chicago Cubs, 13h20
Montréal en Floride, 18h05
N.Y. Mets à Atlanta, 19h05
Pittsburgh à Milwaukee, 19h05
Arizona au Colorado, 20h05
Los Angeles à San Diego, 22h05
St. Louis à San Francisco, 22h15

Demain

N.Y. Mets à Atlanta, 13h05
Houston à Cincinnati, 13h20
Pittsburgh à Milwaukee, 14h05
Philadelphie à Chicago Cubs, 14h20
Montréal en Floride, 15h05
Arizona au Colorado, 15h05
Los Angeles à San Diego, 16h05
St. Louis à San Francisco, 16h05

Lundi

Aucun match

LIGUE AMÉRICAINE

	Section Est		Moy.	Diff
	G	P		
New York	64	38	.627	—
Boston	55	45	.550	8
Tampa Bay	48	54	.471	16
Baltimore	46	55	.455	17 1/2
Toronto	46	57	.441	19

Section Centrale

Minnesota	57	44	.564	—
Chicago	52	48	.520	4 1/2
Cleveland	52	50	.510	5 1/2
Detroit	49	54	.476	9
Kansas City	35	65	.350	21 1/2

Section Ouest

Oakland	57	44	.564	—
Texas	56	44	.560	1/2
Anaheim	54	48	.529	3 1/2
Seattle	39	62	.386	18

Hier

N.Y. Yankees 2 Baltimore 1
Detroit 5 Chicago White Sox 4
Toronto 3 Tampa Bay 0
Oakland au Texas
Boston au Minnesota
Cleveland à Kansas City
Seattle à Anaheim

Aujourd'hui

Baltimore à N.Y. Yankees, 13h20
Seattle à Anaheim, 16h05
Toronto à Tampa Bay, 18h15
Chicago White Sox à Detroit, 19h05
Boston au Minnesota, 19h10
Cleveland à Kansas City, 19h10
Oakland au Texas, 20h05

Demain

Baltimore à N.Y. Yankees, 13h05
Chicago White Sox à Detroit, 13h05
Oakland au Texas, 13h05
Boston au Minnesota, 13h10
Toronto à Tampa Bay, 13h15
Cleveland à Kansas City, 14h10
Seattle à Anaheim, 16h05

FOOTBALL

LIGUE CANADIENNE

	Section Est				
	G	P	N	PP	PC
Montréal	6	1	0	215	122
Toronto	4	2	0	119	92
Ottawa	4	3	0	180	183
Hamilton	3	3	0	160	211

Section Ouest

C.-B.	3	3	0	195	165
Winnipeg	2	3	0	125	133
Edmonton	2	3	0	134	157
Saskatchewan	2	4	0	129	153
Calgary	1	5	0	155	196

Hier

Winnipeg à Edmonton

Aujourd'hui

Hamilton en Saskatchewan, 22h

Judi

Saskatchewan à Montréal, 19h

EN BREF

Radek Bonk signe un contrat de trois ans avec le Canadien

Un mois après avoir été échangé au Canadien de Montréal, le joueur de centre Radek Bonk était soulagé d'avoir finalisé rapidement un accord avec sa nouvelle équipe. Il a apposé sa signature au bas d'un contrat de trois ans. Le Canadien a fait l'acquisition de Bonk et du gardien réserviste Cristobal Huet, des Kings de Los Angeles, lors du week-end du repêchage, le 26 juin, dans un échange impliquant trois équipes et qui a envoyé le gardien Mathieu Garon en Californie. Quelques minutes plus tôt, Bonk était passé des Sénateurs d'Ottawa aux Kings de Los Angeles en retour du 7^e choix au repêchage. Les Sénateurs ont échangé Bonk parce qu'ils n'avaient pas l'intention de lui faire d'offre en raison de son faramineux salaire (3,5 millions \$US). — PC